

Apprendre à voir

Nicolas Rutigliano

Number 126, March–April 2006

Jean Pierre Lefebvre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8892ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rutigliano, N. (2006). Apprendre à voir. *24 images*, (126), 21–21.



Nicolas Rutigliano

Apprendre à voir

Jean Pierre Lefebvre a eu une grande influence sur bon nombre d'étudiants qui sont passés par les cours et ateliers de réalisation qu'il donne depuis plus de trente ans. L'auteur de ce texte est l'un de ceux-là. Devenu aujourd'hui cinéaste documentariste (*Échos*, 2001, *Sayed*, 2003 et *Les rois de la nuit*, 2005) ainsi que producteur (il est cofondateur de la compagnie de production Polygone), il exprime ici toute son admiration et sa reconnaissance à ce « maître » qui a su lui insuffler le goût de la création indissociable d'une ouverture au monde et aux gens.

J'ai rencontré Jean Pierre Lefebvre lors de ma dernière année d'études en cinéma à Concordia, c'était en 1997. Il était venu donner un atelier en tant qu'invité dans le cadre d'un cours et l'énergie et la passion qu'il a insufflées à la classe m'avaient impressionné. Dès ce moment, j'ai su que Jean Pierre était quelqu'un d'exceptionnel. Cet homme allumait un feu dans l'esprit de chaque étudiant, mais il le faisait en parlant d'une façon très tendre et douce. Il était enjoué mais demeurait toujours calme, à l'écoute.

mais qui me touche profondément et qui, selon moi, s'approche de l'essence même du cinéma. À travers un plan tout simple, sans mouvements de caméra spectaculaires et qui semble parfois même s'étirer en durée (comme observer un visage en silence), c'est soudain l'illumination quand, après un reflet de lumière ou un geste du protagoniste, on sent que l'image nous dévoile plus que ce qui nous est montré. On sent que l'important est ce qu'elle laisse entrevoir. Cinéma de l'évocation et de la contemplation, donc, car ces images exigent un investissement de la part de celui qui les regarde. Pour aller chercher la beauté inhérente aux plans ou aux séquences, le spectateur devra se projeter dans ce qu'il voit et y trouver un sens qui lui est propre (un bon exemple en est *L'écran invisible*, le deuxième volet de sa série vidéo intitulée « L'âge des images »).

Pour moi, Jean Pierre c'est « l'homme à la caméra », cet humain qui se promène avec son appareil pour enregistrer et archiver ce que sont et font ses semblables et qui braque son regard vers ce qui l'inquiète ou, plus simplement, celui qui se met à l'écoute et témoigne de ce qui l'émeut (« L'âge des images », *Mon ami Michel*). Ses films nous incitent à réfléchir sur notre époque, le monde et la société dans laquelle nous évoluons. Mais ils sont aussi particuliers, ils nous présentent souvent de simples moments de bonheur et de quiétude, alors qu'ils traitent paradoxalement de fragilité humaine ou de blessures infligées par la vie (*Les dernières fiançailles*, *Le vieux pays où Rimbaud est mort*). La douceur, la tendresse et la générosité font partie intégrante tant de l'œuvre du cinéaste que de la vie de l'homme lui-même, et les deux semblent intrinsèquement liées.

C'est ce double regard (artistique et humain) qui a porté, avec une intégrité admirable, les valeurs éthiques et sociales chères au cinéaste, pour participer à faire de son œuvre plus qu'un simple cinéma de la représentation : un acte de communication significatif. Ses films sont des legs essentiels (même s'ils sont souvent mésestimés) à notre culture cinématographique. Le regard d'un artiste qui a le mérite d'aborder de véritables sujets (la maladie, la vieillesse, la mort) pour les traiter d'une façon toujours étonnamment juste et pleine de sens. Engagé socialement dans la transmission d'une vision et d'un apprentissage, Jean Pierre Lefebvre s'est fait le porte-parole de plusieurs générations de cinéastes. Il continue donc, au-delà de son œuvre, à participer activement à l'essor de notre cinématographie. Et même s'il trouve de plus en plus de difficultés à financer ses films, ce vieux routier persistera à expliquer patiemment son idée voulant que la signification des choses soit parfois plus importante que leur résultat. ■



Tournage d'*Avoir 16 ans* (1978).

En fait, ma première rencontre avec Jean Pierre s'était produite quelques années auparavant, lors du visionnement de son film *Mon amie Pierrette* (1968). J'avais alors été grandement stimulé par son esprit créatif et son utilisation du langage filmique. Outre sa recherche formelle que je trouvais rafraîchissante (même si je la découvrais avec 30 ans de retard), j'étais touché par la simplicité apparente et volontaire des séquences ainsi que par la débrouillardise que laissent supposer les moyens de production utilisés pour les tourner. On sentait qu'il y avait là un réel plaisir de s'exprimer partagé entre les artisans du film, plaisir aussi de participer pleinement à cette expérience qu'est le tournage d'un film.

Pour moi, certains films de Jean Pierre sont bouleversants. Je trouve qu'il y a toujours dans ses images quelque chose qui les dépasse. Quelque chose que je ne parviens ni à saisir ni à expliquer,